L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: Rue de Chartres, No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 24 OCTOBRE 1866. Entre les rues Bienville et Conti.

DUPOUR & LIMET,
PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS.

NOUVELLE-ORLEANS:
MERCREDI MATIN, 24 OCTOBRE

AGENCE DE L'*ABEILLE*.

M. JUST COMES, domicilié à Donaldonville, est notre agent pour toutes les Paroisses riveraines du Mississippi, de la Nile-Orléans à Bâton-Rouge.

VENTES A L'ENCAN DE CE JOUR.

Pour les détails et l'heure, voir aux annonces.

Par *Perchoit* & Spear—à leurs salle de ventes, à 11 heures, magnifiques meubles en diamants, montres en or, secrétaire et linge de corps.

Par J. P. Holcomb—à la maison No 285 de la rue Rampart, entre Thalie et Melpomène, de beaux meubles de salon, beaux tapis, bois de lits, matelas, ornements de cheminée, pendules, &c, et ustensiles de cuisine.

Par O. Lemonnier—à la salle d'encan, rue Canal, 200 cahiers bottes, souliers et chapeaux, 200 lots d'habillements d'hiver, chemises, &c, et du drap anglais avarié.

Par B. Guimalé—à 11 heures, à Greenville, pois des écuries des chars, à la station de Bodigny, une vacherie.

Par John L. Larsche & Co—aux Nos 23 et 25 de la rue Conti, groceries, vins, eaux-de-vie, whisky, moutres, prelats, &c

Par Hoffman & Marks—au No 36 de la rue de Chartres—marchandises sèches, lingerie, &c.

Par A. Fether—au No 66 de la rue de Chartres, marchandises sèches, habillements, lingerie, chapeaux, &c.

Par D. E. Murphy—au No 33 de la rue Poydras, bière, farine de maïs et vinaigre.

☞ Achetez vos confiseries chez M. Ernest Turpin, 93 Vieille Levée.

Le tiers parti.

Les républicains modérés qui avaient provoqué la fusion dans l'espérance que les démocrates vaincraient bénévolement se ranger sous leurs ordres, et qui ont abandonné la cause conservatrice parce qu'on n'a pas voulu les prendre pour chefs, ne savent plus trop quelle attitude garder. Placés entre les deux partis qu'ils ont voulu tour à tour, reniés des deux côtés, ils cherchent encore à donner le change sur leur déconfiture en se raccrochant au programme de l'amendement constitutionnel. Ils persistent à soutenir, avec plus de ténacité que de bonne foi, que les dernières élections ont donné gain de cause à leurs idées, et ils continuent à s'ériger en mentors du Sud, en prudentant monts et merveilles au nom d'un parti qui les désavoue et qui se soucierait autant de leurs promesses qu'il s'est souciéde leurs programmes passés.

Qui donc les présentations du Tonsc de New-York peuvent-elles lier ? L'histoire du dernier Congrès n'est-elle pas là pour nous prouver que les déclarations de ce journal ne peuvent même pas engager le vote de son directeur, M. Raymond ? Comment donc les Etats du Sud pourraient-ils se fier à des assurances qui, si elles étaient sincères, auraient encore le défaut de ne reposer sur aucune base solide. On menace le Sud des vengeances des radicaux et on lui offre l'égide du tiers parti, s'il veut se soumettre à son programme. Mais le tiers parti n'est qu'un mythe. Il se réduit à la voix de M. Raymond dans la Chambre et à celle de M. Doolittle au Sénat. De quelle utilité la protection de ces deux voix isolées sera-t-elle au Sud contre la majorité radicale, s'il avait la faiblesse de consentir, en ratifiant l'amendement, à armer le Congrès de nouveaux pouvoirs.

Doit-on faire plus de cas des menaces que des exhortations des bons amis apôtres du parti républicain ? «Prenez garde, nous disent-ils, si le Sud n'accepte pas maintenant les conditions que nous lui offrons, il s'expose aux plus funestes conséquences; après la réunion du congrès, il sera trop tard !» Puis on nous trace un tableau de tous les maux qui sortiront de la boîte de Pan dore des radicaux. Hélas ! notre conviction est bien faite à cet égard ! Le Sud aurait beau voter prestement tous les amendements qu'il plairait à M. Raymond ou à M. Greeley de recommander comme un remède infaillible aux maux de la situation actuelle, cette condescendance ne désarmerait pas ses ennemis et ne les arrêterait pas dans leurs desseins.

Le parti républicain, si modéré dans son programme de Chicago, en 1860, lors de la première élection de M. Lincoln, n'a-t-il pas successivement adopté toutes les idées de Wendell Phillipps, après les avoir d'abord repoussées comme radicales ? Chacun des programmes postérieurement annoncés, depuis cette époque, n'a-t-il pas été rédigé au cri subliminal pour faire place à de nouvelles prétentions ? Nous ne voulons en citer qu'un exemple, il suffira pour nous faire juger du degré de confiance qu'il faut accorder aux promesses faites au moment d'une campagne électorale.

Il y a un an environ, en vue des élections qui devaient avoir lieu au mois de novembre suivant, la convention républicaine de l'Etat de New-York, réunie à Syracuse, le 20 septembre 1865, adoptait entre autres résolutions celle qui suit :

....Nous reconnaissons dans Andrew John son un homme d'Etat habile, expérimenté, d'un patriotisme élevé d'une intégrité sans tache, et qui a rendu des services inappréciables à la cause de l'Union pendant la rébellion, et dont le dévouement cordial à la prospérité et à la gloire permanente de notre patrie commune commande le respect et la confiance du peuple américain, et nous lui renouvelons pour son administration ces assurances d'appui cordial et efficace que nous lui avons donné lors de sa nomination et de son élection."

La convention appuyait, en outre, la politique de restauration du président et s'engageait à l'appuyer cordialement.

Que sont devenues ces belles promesses ? Enterrées avec les feuilles d'automne, elles ont fait place aux plus violentes diatribes contre M. Johnson, qui est qualifié de traître parce qu'il est resté fidèle à cette politique de restauration que les républicains de New York approuvaient alors dans un but électoral. Cependant cette politique de restauration était déjà en pleine opération et s'était en toute connaissance de cause qu'on l'approuvait. Le Congrès qui se réunit en décembre se compose des mêmes hommes que nous avons vus pendant six ans infuser en proie au souffle passionné de l'esprit révolutionnaire et l'histoire nous dit que dans les assemblées révolutionnaires, l'élément radical l'emporte toujours sur l'élément modéré. Il n'y a pas de tiers parti possible dans une réunion d'hommes comme celle qui a reconnu pour ses chefs des énergumènes tels que Stevens et Sumner. Les assemblées révolutionnaires une fois sur la pente faite des idées extrêmes ne s'arrêtent pas d'elles mêmes ; elles ne cèdent leur place de dévotion que lorsqu'une catastrophe vient les briser à leur tour. L'intention manifestée des radicaux est de porter le coup de grâce au Sud vaincu et désarmé; pourquoi celui-ci irait-il prêter bénévolement les mains au renversement d'une barrière constitutionnelle qui le protège encore ? Mieux vaut laisser faire et attendre patiemment l'heure de la réaction, si lente qu'elle soit à venir.

Les passagers de "l'Evening Star."

La compagnie à laquelle appartenait l'*Evening Star* fait publier la liste complète des personnes, passagers et équipage, qui se sont embarqués sur cet infortuné steamer. Cette liste se décompose comme suit :

Officiers et équipage	50
Passagers de cabine	166
Passagers d'entrepont	52
Total	278 personnes

Indépendamment des 57 personnes composant la troupe de l'Opéra, il y avait à bord quelques passagers ayant des noms français et dont voici la liste :

Dans la chambre :
Eugénie, domestique de Mme Spangenberg; Eugène Soreiss;
Alexandre Langlois;
Joséphine Thomas.

En à l'entrepont :
Berthelot;
Alfred Langlois;
Paul Jallet;
Marie Jallet;
Edouard Martin.

NOUVELLES DU MEXIQUE.

Etude de la Réoccupation du Pays par les Français.

Nous lisons dans une lettre de Mexico, sous la date du 2 octobre 1866 :

J'avais compté sur une entrevue avec Mejia et Rabio, mais ils sont tous deux occupés au département de la guerre à préparer leur départ pour San Luis et Monterey. Les ordres pour de reprendre toute dernière place. Mejia a 7000 hommes, dont 2000 de cavalerie.

La croyance générale ici est que l'impératrice a résolu d'avoir des hommes et de l'argent. Maximine s'en va quand son remplaçant arrive. Charlotte reviendra vers le 12. Une nouvelle et vigoureuse politique a été adoptée. Il y a quelques jours, 7000 hommes environ étaient ici. Les régiments et les bataillons partent tous les jours pour reprendre et occuper les points récemment abandonnés. Les régiments qui étaient en route pour France ont reçu ordre de revenir.

Rien de cela n'annonce une évacuation ni par Maximilien ni par les Français. L'empereur est résolu à rester. Il a dit : «Mon cœur est dans la Terre-Chaude.»

9 oct.—Mejia part soudainement. Un chef d'artillerie, Martinez, revenu de l'Huasteca avec 12 de ses camarades et près dans le voisinage de Tampico, a été fusillé sur la place par le Gén. Mejia.

Le *Mexican Times* du 1er octobre, annonce de rien cédé que l'impératrice Charlotte a en plein succès en France.

Ce journal annonce la présence du général J. O. Shelby dans la ville de Mexico.

NOUVELLES DU TEXAS.

Les journaux Texiens du 13 courant nous disent que le général Sheridan a ordonné qu'on relaxât et on libérât, le 8 courant, 40 Texiens dans les prisons du général Sheridan et d'autres officiers. Le juge Pelland a prononcé le jugement de relaxation dans les différentes qui comparaissaient en entrangs, afin de savoir si l'autorité civile doit être subordonnée aux autorités militaires. Il en sera du reste référé au président.

A la Chambre, voici la rédaction de la résolution passée par 69 contre 5 sur l'amendement constitutionnel :

Résolu, que la Chambre des Représentants de l'Etat du Texas ne ratifie pas les amendements à la constitution des Etats-Unis, comme cela est proposé pour l'article 14 dans une résolution jointe du Congrès.

L'ANGLETERRE ET LES ETATS-UNIS.

Lundi au soir, un splendide banquet a été donné à Liverpool en l'honneur des entrepreneurs de câble transatlantique. Lord Stanley, qui assistait à cette fête, a porté en toast «le l'Angleterre et à l'Amérique», et l'a développé en un discours où il a apprécié les relations politiques des deux peuples dans les termes suivants :

« Ce qui nous importe le plus à nous, en Angleterre, et dans le cas actuel, c'est l'aspect diplomatique de la question. Nous allons créer entre le peuple anglais et celui des Etats-Unis des relations plus intimes qu'il n'y en avait jamais eu auparavant. C'est là, selon moi, un gain immense. Je crois que l'Angleterre et l'Amérique sont toutes les deux au position de se donner mutuellement les moyens d'apprécier et de juger la façon dont elles procèdent, l'une et l'autre, dans ce qu'elles font. Elles n'ont aucun intérêt opposé. Unies, elles sont redoutables au monde, tandis qu'une querelle entre elles serait un malheur terrible non-seulement pour elles-mêmes, mais encore pour les plus chers intérêts du genre humain. (Applaudissements.)

Plus les deux peuples se connaîtront et mieux cela vaudra. Toutefois, il est de mon devoir d'ajouter ici qu'il existe un certain esprit de critique peu loyale, peu modérée, critique au contraire impétueuse, partiale, passionnée. Oui, convenons-en, des deux côtés de l'Atlantique, je crains bien qu'il ne se soit souvent manifesté un peu trop de cet esprit. (Applaudissements.)

Loin de moi la pensée de l'attribuer à un sentiment d'hostilité. Non, au contraire, cet esprit tient au vif désir existant de part et d'autre que les institutions représentatives en vigueur dans l'un et l'autre pays soient maintenues et respectées.

Je n'ai pas la prétention de dire que cet esprit critique doive disparaître complètement : à mes yeux, l'Angleterre et l'Amérique sont comme deux individus unis par des liens de famille; ils ont deux intérêts à l'homme de la famille commune. Chacun d'eux serait désolé qu'il arrivât du mal à l'autre; mais ces deux individus n'ont pas toujours la même manière de voir sur toutes choses, et comme il n'est un ni l'autre n'aime à se laisser dire quelque vérité (du ric.)

Sans doute ils le font avec franchise et même brusquerie; cela n'est pas toujours judicieux et agréable (rires et applaudissements.)

L'industrieux que je tire de tout cet, c'est que, appelés à adresser de plus en plus proche voisins, nous apprendrons sans doute les uns et les autres à être plus sobres de critique et aussi plus patients.

Rapelons nous bien que si c'est un avantage de parler la même langue, d'un autre côté cela n'est pas sans inconvénient et sans une certaine dose de responsabilité.

Dans la vie privée, quel est l'homme qui parle de ses amis, même intimes, précisement de la même manière qu'il le ferait s'il se trouvait face à face avec eux. (Du ric.)

Les nations convertent à l'aide des journaux; mieux de plus pour n'user que d'un langage décent et courtois dans ces organes périodiques d'après que nous saurons user de nos nouveaux privilèges ainsi qu'il convient; j'ai la profonde conviction que, de l'union des deux nations plus que de toute autre chose ici-bas, dépend l'avenir de la civilisation.

J'ai la ferme conviction également que quelconque, sérieusement ou non, travaille à les désunir comme de gaieté de cœur, commet la pire acte qu'il soit donné à un homme de commettre. Dans ces sentiments, je porte un toast à l'Angleterre et à l'Amérique unies. (Applaudissements.)

L'honorable M. Dudley, consul américain, a répondu en rappelant, avec un certain développement, les immenses progrès faits par la science télégraphique, l'étendue des communications actuellement existantes et embrassant les trois cinquièmes du globe.

« Lorsque cette grande œuvre sera complétée, et il ajouta, qui osera dire que les temps de paix profitait il y a 3,000 ans ne sont pas arrivés, alors que le long et l'agonie demeurera inconnu et que la terre n'apprendra plus la guerre ! (Acclamations.) Ce que je souhaite surtout, c'est que cette œuvre incomparable unisse encore plus étroitement nos deux grands peuples. »

(Correspondance Havas.)

Les Chinois en Californie.

Nous empruntons au *Courrier de San Francisco* l'article suivant sur l'émigration chinoise en Californie :

Convient-il encourager l'émigration chinoise dans notre Etat ?

Avant de répondre à cette question, si souvent controversée, il est bon de passer en revue les arguments pour et contre qui ont été mis en avant jusqu'à ce jour. Sans affecter pour les Chinois une sympathie que nous n'approvons pas, il convient de dire que nous n'avons contre eux aucun préjugé; ils ne nous inspirent aucune antipathie ayant pour point de départ la différence des races. C'est donc, croyons nous, avec impartialité que nous pouvons envisager cette question que viennent de remettre à l'ordre du jour le départ du docteur McGowan et les circonstances particulières qui l'ont accompagné.

Commençons par faire, comme on dit en style de commerce, le bilan de l'élément chinois

En général, au milieu de nous, le Chinois est laborieux, sobre, frugal, paisible, industrieux, tous dans une certaine mesure en dehors des lois communes, il est réel un des contribuables les plus dociles et une source importante de revenus pour le Trésor de l'Etat.

D'un autre côté, son honnêteté est plus que douteuse; il est joueur, menteur effronté, et fourbe, toute proportion gardée, plus de petits criminels que toutes les autres races. Dans ses rapports avec les blancs, il est impossible de se fier à sa parole; il est adonné à des habitudes qui nous paraissent malpropres; les immondices qu'il laisse accumuler autour de ses demeures sont, dans les plus grandes villes, un danger réel pour la santé publique; enfin, la prostitution chinoise, telle qu'elle s'étale sous nos yeux, est la plus la plus révoltante qui puisse affliger l'humanité.

Suivant les statistiques des grandes compagnies chinoises de San Francisco, qui reçoivent tous les immigrants qui arrivent, il y a un de moins soixante mille Chinois en Californie. Ce n'est pas exagérer alors que de porter au double de ce chiffre le nombre de ceux qui sont venus en ce pays depuis 1850 ou 51, époque où a commencé le flot de l'immigration chinoise. Dans les mines où ils se sont principalement portés et où se trouve encore le plus grand nombre d'entre eux, la présence des Chinois, si elle a été de quelque avantage aux fermiers et aux marchands, a porté un préjudice réel aux mineurs de race blanche. On a dû qu'ils ne travaillaient que des claims abandonnés ou dédaignés par les blancs, mais cette assertion n'est pas absolument exacte. Les Chinois, des les premiers temps, se portaient par bandes dans les endroits les plus reculés des mines, et là, y dé couvraient souvent des places fort riches qu'ils travaillaient à l'insu des blancs. Enfin, s'il est vrai de dire que la plupart des claims sur lesquels ils s'établissent étaient des premiers assez négligés par les blancs, il n'en est pas moins vrai que beaucoup de blancs seraient heureux à présent de pouvoir travailler ces claims alors méprisés.

Aujourd'hui, les Chinois travaillent dans les vieux placers beaucoup de claims sur lesquels les blancs ne pourraient pas vivre : mais si ces placers restent inexploités, le temps viendra, avec la baisse inévitable des salaires dans les villes et le bon marché des objets de consommation qui en serait la conséquence, où ces placers pourraient encore donner un emploi profitable à des légions de mineurs de race blanche.

Du reste, tous les claims exploités par les Chinois ne sont pas incompromis des claims pauvres; il en est de fort riches, dont ils n'ont plus à craindre d'être expulsés comme autrefois. Seulement, pour cette place, il convient de dire que dans la plupart des cas, ils ont acheté ces claims d'Américains, et qu'ils les ont toujours payés un bon prix.

Ce serait exagérer que de répéter l'assertion que tout l'or recueilli par les Chinois quitte le pays ou tombe dans la poche des négociants chinois. Une grande partie, peut-être la principale, prend incontestablement le chemin. En convertant le profit des productions de son pays, le Chinois ne fait que ce que font, à un moindre degré peut-être, les autres ouvriers étrangers. Toutefois il contribue dans une proportion notable à la consommation des productions indigènes. Indépendamment des outils, la chaussure et la partie de ses vêtements même, qu'il se procure dans les magasins américains, il est friand d'œufs, de volailles, de cochon, et pour ces denrées il est un client assez régulier des ranches qui se trouvent dans son voisinage. De là vient que les fermiers établis dans les mines, quoique négrisant profondément les Chinois, sont auxiliaux de les conserver à tout prix autour d'eux.

Les partisans d'une grande immigration chinoise lui cette cote se sont laissé entraîner par le mirage séduisant d'un commerce extraordinaire avec l'Asie, commerce dont San Francisco deviendrait naturellement appelé à devenir l'entrepôt. Ils ont entrevu dans l'avenir le mouvement d'une flotte marchande nombreuse transportant d'un pays à l'autre de riches cargaisons, et la vu et vient continuel des navires de voyageurs venant de Chine ou y retournant, et portant jusqu'au fond des provinces les plus reculées de l'empire le goût des productions et des usages américains.

Mais sans contester les avantages certainement bien que nous devons retirer de nos relations avec la Chine et le Japon, on peut se demander si ces avantages balanceront le préjudice que l'émigration à laquelle on semble vouloir pousser portera à la partie laborieuse de notre population.

Il est évident qu'à part les marchands et les fermiers qui en ont profité, la présence des Chinois a plutôt été un mal qu'un bien pour le reste de notre population ouvrière à laquelle ils sont venus faire concurrence.

Si nous stimulons encore l'arrivée des Chinois parmi nous, le résultat sera d'arrêter l'immigration blanche qu'il était récemment question d'encourager par la création de bureaux d'émigrants. Maintenant qu'il nage, lorsque nous n'avons qu'à faire appel aux populations surabondantes de l'Europe et même de certaines parties de l'Est, de leur préférer des hommes d'une race incontestablement inférieure ?

Nous savons que bien des gens vont sourire à l'esprit ; mais, à mes théories et déjoués. Mais nous savons que cela nous est parfaitement indifférent; nous ne croyons pas encore à la fraternité universelle, et n'avons aucun avantage à concéder, pas même sublime naturel que soit à quelqu'un de notre famille, bien différent en cela de beaucoup de philanthropes tendres qui prêchent à outrance sur les malheurs délégués, tandis que quelqu'un les entoure ou rarement le privilège de les consoler.

Non-seulement la moitié des Chinois est déjà, comme nous l'avons prouvé, en dehors de leur avantage, sous le rapport de l'adresse, de l'habileté dans les travaux manuels. Ne sont bien en opinion dans ouvrées américains et européens. Tout, notre propre expérience nous en a déjà fait toutes les nouvelles